

Aujourd'hui, j'ai seize ans.
Samedi pourri baigné de soleil.
Aujourd'hui, selon tous les magazines, ma mère, Sarah, je suis
censée vouloir sauter à pieds joints dans une vie sexuelle active.
Normal, quoi.
Pourtant, hier, tout était plus simple.
Hier, je n'étais encore que Prisca.

illustrations : Betty Bone

15 €



*Diptyque : deux romans liés par les personnages.
Un même lycée, des histoires singulières.*



www.elanvert.fr



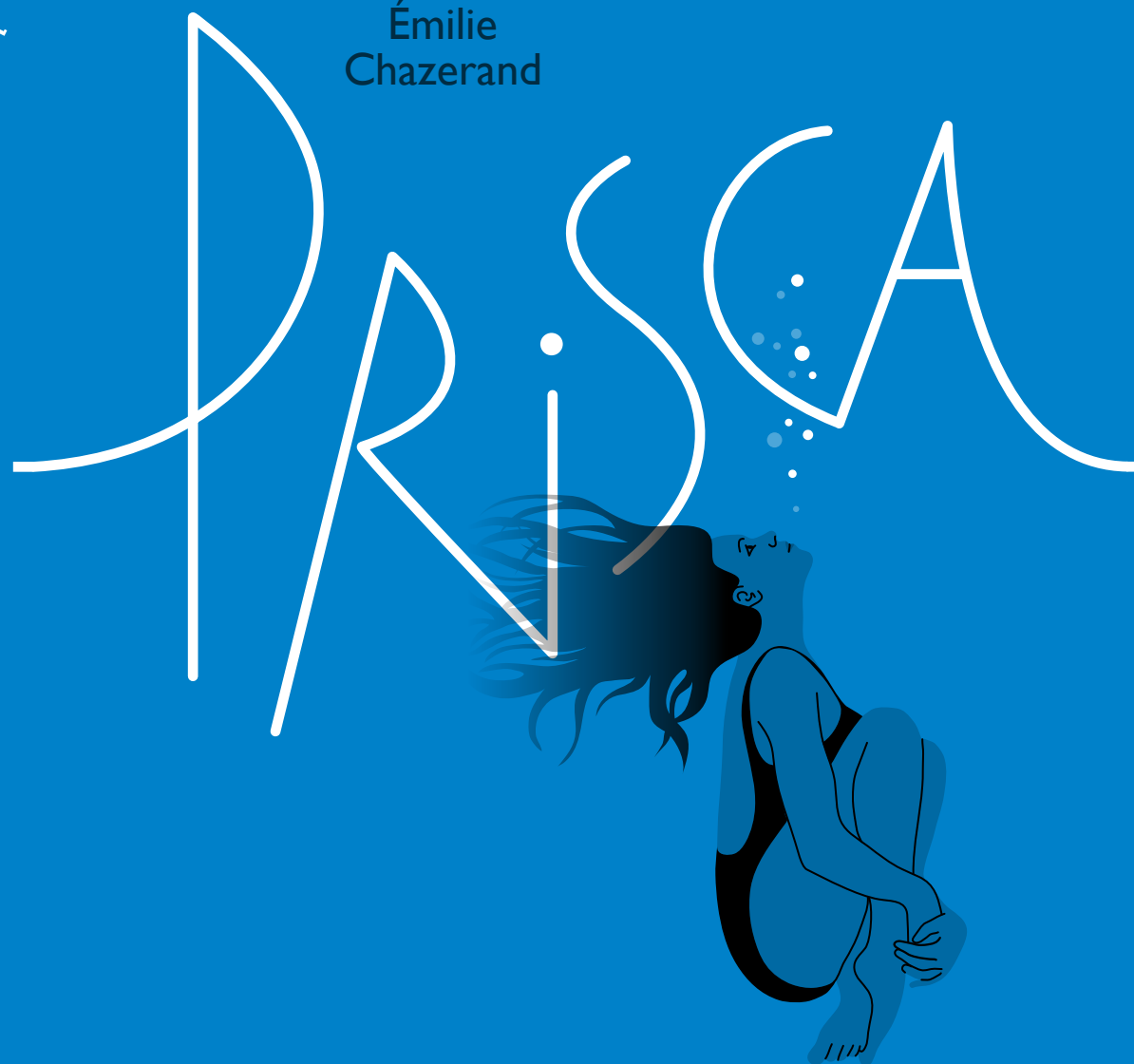
15 Avertissement : certaines scènes explicites
peuvent heurter la sensibilité des plus jeunes.



Émilie Chazerand

Prisca

Émilie
Chazerand



l'élan vert

l'élan vert

PRISCA

ÉMILIE CHAZERAND

Pour Audrey Andriot, très très affectueusement...

É. C.

PRISCA

Illustrations de Betty Bone

l'élan vert



Parfois, je gobe mes oreilles de musique pour ne plus entendre mes pensées.

samedi 15 mai

Aujourd'hui, j'ai seize ans.

Ma tante Fanny m'a offert ce journal dans la voiture, sur le trajet pour aller chez mamie.

Elle m'a expliqué que je vivais la période la plus exaltante de ma vie et que c'était important de tout consigner. « Pour plus tard. »

Si elle dit vrai, l'avenir s'annonce encore plus terne que l'est le présent. Ce qui serait un exploit.

« Moi, c'est à ton âge que j'ai commencé à vivre des choses intenses. À faire des expériences... »

« Expériences » remplace « relations sexuelles » dans le lexique de Fanny. Je l'entends souvent raconter à ma mère « Louise, hier soir, j'ai vécu une expérience... extraordinaire ! ». Et après, elles pouffent comme deux débiles.

J'ai croisé le regard de maman dans le rétroviseur. Elle savait que je savais.

« Tu peux aussi en faire un carnet de croquis, ma chérie ! Tu as le choix. On a toujours le choix. »

Elle pourrait aussi bien crier « Prisca, pense "consentement" ! Pense "je peux dire non à tout moment" ! ».

Ma mère se dit féministe.

Je ne sais pas comment elle trouve le temps de vivre son féminisme, vu qu'elle passe sa vie à traquer ses poils, raffermir ses cuisses et se tirer les cartes dans l'espoir d'y voir apparaître un nouveau mec.

J'ai regardé ma petite sœur, Coco, collée à la vitre. Derrière elle, le paysage changeait doucement.

Quand on est arrivées, ma grand-mère a pris mon visage dans ses paumes molles pour m'embrasser. « Bon anniversaire, chaton ! »

J'ai souri. « Merci mamie... On mange dehors ? »

La porte de la cuisine qui donne sur le jardin était ouverte. Le soleil entrait dans la maison à grandes enjambées pour nous accueillir.

Je me suis allongée sous l'amandier avec Coco. Un vent tiède chatouillait les branches en fleurs. C'était parfait.

Ma mère tapait les coussins de chaises pour leur faire cracher leur poussière. Elle grognait qu'on ne l'aidait pas.

Coco a eu le réflexe gentil de se redresser mais je l'ai plaquée sur la pelouse haute, presque moelleuse. Et elle a ri. Je l'ai abandonnée là, dans l'herbe grasse, pour aller mettre la table.

Mamie avait sorti les assiettes bariolées. Celles des étés de toujours. Elle avait aussi fait le taboulé aux poivrons que j'adore, et un pois-

son grillé entier, couché et tout blanc, avec encore la tête. Et dans la tête, l'œil.

Coco a chuchoté que c'était affreux, cet œil éteint, après tout ce que ce poisson avait vu de mer et de vagues et d'algues.

Fanny a gloussé qu'il avait surtout vu des sacs en plastique, étant donné l'état des océans. Et que c'était ça, le vrai « affreux ».

Coco a eu l'air un peu plus désespéré encore.

Parfois, ma tante pèse une tonne.

Entre la poire et le fromage, mamie a dégainé l'album de famille.

On s'est extasiées exagérément. On a dit que mamie était belle en jeune mariée, alors que sa coiffure était assez horrible. J'ai montré la Fanny petite, rouge et vilaine à Coco, et on a ricané.

Mamie était émue, tout à coup. Je ne sais pas si elle ressentait de la joie ou de la peine, devant toutes ces preuves du temps qui passe et qui ne revient plus.

Peut-être les deux à la fois.

Elle a reniflé et elle a claqué le gros classeur. « Je boirais bien un gin fizz ! »

Fanny a dit « Amen ! ».

Coco avait l'air chiffonné. Je lui ai chuchoté « Ça va ? » et elle a hoché la tête.

Alors j'ai fait semblant de la croire.

Quand mamie est revenue avec ses trois cocktails, elle a réalisé qu'il lui manquait des citrons. Elle a demandé à ma sœur d'aller les chercher dans la cuisine.

C'est un truc universel, ça : le plus jeune est toujours traité en chien d'aveugle par le reste de la famille.

Coco est revenue avec les fruits jaunes et lisses comme des ventres de canaris et elle s'est rassise.

*J'aime follement ma sœur.
Elle est profonde et secrète.*

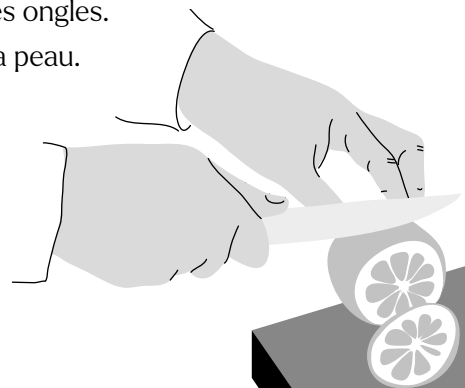
Elle prend tout au sérieux, avec une sorte de gravité émouvante. Je pourrais passer des heures à observer son regard doux, ses longs cheveux de poupée, son corps de Playmobil.

Quand nous serons deux adultes, et que notre écart d'âge s'estompera comme par magie, on deviendra jumelles. C'est sûr.

J'ai essayé mon couteau pour trancher les fruits en rondelles. L'odeur était éblouissante.

Le jus coulait, incendiant au passage les petites plaies autour de mes ongles.

Je dois arrêter de me ronger la peau.



Maman a bu une longue gorgée avant de déclarer « Et maintenant, le gâteau ! ».

C'était un cheesecake, ultra bourratif et ultra bon.

Il y avait un coulis aux cerises, aussi.

Et c'est à cause de ça que je n'ai pas tout de suite compris la tache sur le coussin de chaise de Coco.



On s'est levées pour débarrasser la table et la tache était là, ronde et vive comme le nez d'un clown. Je me suis dit « Coco a foutu du coulis partout ! ».

Et même quand j'ai vu l'arrière de sa robe souillé, je n'ai pas tilté.

Maman, elle, s'est mise à couiner « Bravo, Coco ! C'est merveilleux : tu es une femme, désormais ! ».

J'ai pensé « C'est quoi, ces conneries ?! ».

C'était grotesque. Coco a onze ans.

Elle suce l'oreille de son chien en peluche en regardant les *Totally Spies* à la télé.

Elle n'a pas le début d'un sein, l'amorce d'une hanche.

Non.

Coco n'est pas une femme. C'est juste une petite fille qui saigne trop tôt.

Et ce n'est pas un peu de rouge, au fond d'une culotte en coton, qui change tout.

Ça doit être plus progressif et patient que ça, de devenir une femme.

Comment elles ont fait, mamie, maman, Fanny ? Est-ce qu'elles s'en souviennent ? Est-ce qu'elles le savent ?

Ma sœur paraissait loin de tout ça. Perdue et honteuse. Elle

essayait de cacher les traces sur sa robe, en l'entortillant entre ses mains. J'ai dit « C'est rien, Coco, t'inquiète ! C'est juste du sang, tu sais ! On s'en fout ! ».

Mamie a confirmé « Mais oui, ma puce ! ». Mais elle n'a pas pu s'empêcher de rajouter « Je vais chercher de quoi nettoyer le coussin avant que ça sèche complètement et que ça sente mauvais... ».

Bravo. Merci mamie.

J'ai regardé maman et je me suis demandé ce qu'elle attendait pour expliquer à Coco les joies du saignement mensuel. Des douleurs dans le bide. Du sang qui coule, imbibe, traverse, colle, durcit.

Super samedi, décidément.

Ma sœur est censée être une femme et moi je suis censée sauter à pieds joints dans une vie sexuelle active.

Normal, quoi.

Pourtant, hier, tout allait bien.

Hier, on était encore que Coco et Prisca.

dimanche 16 mai

Mon père est passé à l'appart' ce matin.

Il a déboulé pendant le petit déjeuner, comme une mouche dans le lait. Coco, maman et moi, on avait les cheveux qui dormaient encore et le visage bouffi de sommeil.

Ça fait trois ans que papa est parti.

Au début, ce n'était que pour quelques jours, pour son nouveau boulot. Il avait de grands projets pour son immense carrière de commercial éolienne...

Il nous avait dit « Je commence une toute nouvelle aventure, mes girrrlz ! ».

Et c'était vrai. Et elle s'appelait Annabelle.

« Joyeux anniversaire, mon trésor ! »

Il a embrassé ma tempe, a rerereraconté avec une pseudo-nostalgie la première fois qu'il m'a tenue dans ses bras, quand j'étais aveugle et rougeaude.



Et puis il a dit « Je reviens : j'ai laissé ton cadeau sur le palier ! T'es prête ? ».

Il est réapparu avec une cage.

Et dans la cage, un oiseau gracieux aux couleurs subtiles, aux plumes parfaites.

Une merveille de la nature.

« Maman m'a dit que tu dessines beaucoup les oiseaux, en ce moment, alors tadaaa ! »

J'ai secoué la tête. « Si j'aimais dessiner des grizzlis ou des moines bouddhistes, t'aurais fait quoi ?! »

Ma voix était montée dans les aigus malgré moi. J'ai gesticulé et renversé mon bol de thé sur la table. L'eau bouillante a couru sur la table pour plonger ensuite sur les cuisses de maman. Elle a poussé un cri : sa peau était rouge, cuite, mais elle a dit que ce n'était pas grave. Et elle s'est mise à passer l'éponge. Comme d'hab'.

Moi j'ai ouvert la petite porte de la cage et j'ai attrapé l'oiseau d'une main sûre, ferme mais pas trop. Je sentais ses petits os fragiles dans mon poing, son cœur miniature qui tambourinait si vite, si fort. J'ai caressé sa tête douce du bout de mon index et ses yeux ont clignoté joliment.



J'ai dit à Coco d'ouvrir la fenêtre et un courant d'air joyeux a ébouriffé nos cheveux, nos poils, nos plumes. J'ai desserré les doigts et l'oiseau est parti.

Papa m'a regardé, les yeux ronds, les mots absents.

Je lui ai dit :

*« Il commence une toute nouvelle
aventure, lui aussi »
et je suis retournée me coucher.*

lundi 17 mai

Dans le métro, comme tous les jours.

Le métro, c'est un peu la boîte de chocolats de Forrest Gump : « On ne sait jamais sur quoi on va tomber. » J'ai pris l'habitude de chercher, depuis le quai, à travers les vitres, la présence de femmes. Même des vieilles, même des petites.

Je fouille les rames des yeux. J'ai besoin d'une semblable pour affronter, diluer, répartir équitablement le poids du regard des hommes.

Ce réflexe m'est venu après ce type. LE type.



Un mec tout à fait ordinaire. Ni beau ni moche. Il aurait pu être comptable ou prof de solfège. Il aurait pu s'appeler Fred, Éric ou Bruno. Et puis il aurait pu être mon père.

C'était il y a deux ans et des poussières. J'étais debout, agrippée à une barre. Il s'était glissé derrière moi, et profitait de chaque secousse, chaque vibration, pour se coller un peu plus contre mon dos. Contre mes fesses. Je pouvais sentir son souffle près de mon oreille. Ça n'a duré que deux stations. Deux petites stations. Mais avant de sortir, il a pris le temps de regarder ma poitrine anecdotique.

Et il a dit avec un petit sourire gourmand : « C'est très tentant, tout ça... »

Et ce n'est pas ce « tentant » qui m'a le plus perturbée.

C'est le « tout ça ».

Comme si je n'étais pas une personne mais une petite bête, un vase ou une tarte aux abricots.

J'avais quatorze ans et un corps inachevé. J'étais en chantier et pleine de lignes droites là où maintenant, elles sont courbes. J'avais les côtes creuses, les cuisses maigres, le visage encore rond de l'enfance toute proche.

N'empêche.

N'empêche que dès lors, je me suis sentie proie.
Bête curieuse. Même pour les vieux,
même pour les petits.



Je ne sais pas quand ça commence.

Quand ça leur prend.

S'il y a un moment précis, dans la vie des garçons, où ça s'enclenche, tout ça.

Est-ce qu'il y a un cor dans leurs corps, qui sonne l'ouverture de la chasse ? Pas la chasse à l'homme : la chasse à la femme. C'est un mystère, pour moi.

Les hommes me regardent depuis un moment. Est-ce que j'avais l'âge de Coco ?

Et d'ailleurs, est-ce qu'ils regardent déjà Coco comme ils me regardent moi ?

Cette idée me taille les veines.